

UN EXEMPLE D'APPLICATION DE LA SEMANTIQUE COGNITIVE—LE CAS DES ARTICLES EN FRANÇAIS

CHRISTOPHE CUSIMANO

Université Masaryk de Brno
Nedvědice 166
59262 Nedvědice
République tchèque
ccusim@phil.muni.cz

Abstract: Since cognitive linguistics has become such an influent theory in the theoretical debate around the world, we first examine the real breakthroughs of this approach, particularly of its semantic side. We then put this conceptual approach to the test by trying to apply it to one of the most problematic areas in French language learning/teaching: articles and the conceptual distinctions they reveal.

Keywords: cognitive semantics, cognitive linguistics, concept, articles, teaching French

Dans cet article, notre objectif est double : d'une part, il s'agira de présenter les particularités de la sémantique cognitive en rapport avec les autres courants plus anciens et, le cas échéant, de voir auquel la rattacher ; d'autre part, nous voudrions mesurer par l'expérimentation ce que peut apporter ce type d'analyse : bien que positionnée clairement dans le champ conceptuel, d'où la sémantique est éclairée—et où cette dernière joue donc un rôle moins prépondérant¹, nous essaierons de montrer en quoi les images schématiques peuvent réduire de solides difficultés sémantiques. Nous nous focaliserons alors sur l'une des distinctions les plus difficiles d'accès aux apprenants de

¹R. W. Langacker va même jusqu'à identifier le sens avec la conceptualisation, ce qui pousse Rastier (1991:113) à objecter avec pertinence : « Certes le sens est chose mentale. Cela n'entraîne pas qu'une science de l'esprit soit un préalable ou une condition à la constitution de la sémantique. »

français dont les langues ne comportent pas d'article, celle qui met en jeu l'*article défini* et l'*article indéfini*.

I. Généralités

Nous avons déjà abordé la question des *images schématiques* dans Cusimano (2008:77–80), mais c'était alors dans un but clair et unique, celui de déterminer ce que les sciences cognitives pouvaient apporter à l'étude de la polysémie. On sait que cette question, tout comme celle de la métaphore d'ailleurs, est centrale dans les théories de G. Lakoff et M. Johnson. Ce dernier auteur (Lakoff 1987:107), en faisait même l'une des six preuves de l'existence des images schématiques :

To my mind, some of the strongest evidence for the existence of image schemata and their metaphorical elaborations is the phenomenon of polysemy, by which I mean not just multiple meanings for a single term but multiple related meanings.

En effet, M. Johnson postule que la polysémie n'est possible que grâce à l'existence d'images schématiques qui permettent, par extension métaphorique, de dériver un sens premier à des domaines nouveaux. Nous avons alors combattu cette idée en rappelant qu'il est bien souvent impossible de justifier d'un sens «premier».

Cela dit, cela ne disqualifie pas nécessairement les images schématiques. Dès 1991, en observateur averti de l'histoire des idées, F. Rastier semblait d'ailleurs partager cet avis ; après avoir rétabli quelques vérités sur les fondements historiques des sciences cognitives et noté avec justesse que la place de la linguistique y était réduite à sa portion congrue, celui-ci voyait d'un bon œil l'avènement des théories avancées par G. Lakoff, M. Johnson et R. W. Langacker (Rastier *op.cit.* :112).

Les contestations élevées par les linguistes sont plus intéressantes pour notre propos. Elles touchent en fait la nature du niveau conceptuel. Des auteurs comme Lakoff ou Langacker le présentent non plus comme une forme logique, mais comme une sorte d'espace visuel abstrait.

Par la suite, de nombreux travaux (dont nous essaierons de présenter une partie) ont montré leur utilité, ce à quoi M. Johnson, dans un raisonnement souvent manichéen et trop peu nuancé, ne parvient que partiellement.

Nous ferons toutefois à de nombreuses reprises à cet ouvrage fondateur qu'est *The body in the mind* car il fixe et délimite définitivement les contours de la notion d'*image schématique*.

Formulons alors, avant d'approfondir la question, une nécessaire mise en garde. Il faut savoir que la littérature en sémantique cognitive regorge plus d'exemples d'application de cette théorie que de réflexions sur l'aspect novateur des notions avancées. En fait, comme nous le verrons, tout n'y est pas neuf et pourtant, aucun héritage plus ancien que celui des années 1980 n'est assumé par les tenants de cette perspective théorique. La citation de Gärdenfors (2007: 57) est de ce point de vue tout à fait éloquente.

As a contrast to realistic theories, a new semantic theory, called cognitive semantics, has been developed (see e.g. Lakoff 1987; Langacker 1986; Langacker 1987; Croft 2004; Evans 2006). The prime slogan for cognitive semantics is: *meanings are in the head*.

D'ailleurs, on voit mal comment ledit slogan pourrait être révolutionnaire puisque personne ne le nie vraiment. Bref, l'idée est bien que les auteurs qui travaillent sur les images schématiques ne font allusion qu'à une poignée de récents prédécesseurs (dont le plus ancien semble être R. W. Langacker), ce qui se justifie mal d'un angle historique. Rastier (*op.cit.* : 61) l'énonce on ne peut plus clairement.

Mais ces développements intéressants [la sémantique cognitive] ne peuvent faire oublier les voies ouvertes depuis longtemps par des théories injustement marginalisées qui se rattachent à la linguistique structurale européenne.

Avant cela, prenons donc pour point de départ le raisonnement produit par M. Johnson dans *The body in the mind*.

2. Une théorie anti-objectiviste

A defining characteristic of cognitive semantics is the rejection of what is termed objectivist semantics.

(Saeed 1997: 344)

A la lecture de cet ouvrage, le linguiste est d'emblée frappé par la diatribe initiée par M. Johnson (1987: xxii) envers les théories dites *objectivistes*. Tout héritage cartésien, fréguen et saussurien est renié. De cette critique virulente, reprise plus tard par les partisans de cette option théorique, nous retenons les points suivants que nous résumons tout en les traduisant grossièrement :

1. Dans les théories objectivistes, les mots sont censés correspondre aux choses et propriétés existant dans le monde réel.
2. Les concepts y sont entendus comme des représentations mentales ou des entités logiques.
3. Ces concepts sont séparés des expériences que les locuteurs vivent.
4. Les conditions de vérité, c'est-à-dire les conditions dans lesquelles un mot satisfait au sens commun, sont essentielles pour déterminer la signification d'un mot.
5. Le sens littéral prime toujours sur le sens figuré (métaphorique) auquel ce dernier est toujours réductible.
6. Le point de vue universel prend le dessus sur la dimension individuelle des locuteurs.

Cette définition comporte donc le refus de toute définition référentielle, logique et universaliste du sens. On y trouve aussi le refus de la dichotomie sens littéral *vs.* sens dérivé désormais acté par de nombreux linguistes, en sémantique textuelle notamment. On comprend bien ici que l'idée de M. Johnson est de glisser vers une sémantique pleine des expériences vécues par les locuteurs et donc, individuelle, mais encore métaphorique, ce qui dans la terminologie de G. Lakoff et M. Johnson désigne autant la métaphore figée² que neuve :

Metaphor is seen as related to other fundamental structures such as image schemas, which provide a kind of basic conceptual framework derived from perception and bodily experience. (Saeed *op.cit.* :345)

Cela conduira notamment M. Johnson à envisager une théorie cognitive et linguistique de l'imagination, justement sur la base des images schématiques. Il s'agit en quelque sorte d'instruire une sémantique de la perception plutôt qu'une sémantique liée à la réalité extralinguistique, possiblement formalisable en termes logiques et de vérité, ou dans son *incarnation* en langue, décomposable en unités telles que les sèmes par exemple. Le concept devient roi. La vérité du sens d'une lexie ou d'une expression n'est plus essentielle, mais mineure dans ce modèle. Comme le dit Regier (1996: 27),

² Et donc ce que nombre de linguistes ne considéreraient pas comme des métaphores.

We can therefore expect the nature of human perceptual and cognitive systems to be of significant relevance to the study of language itself. One of the primary tasks of cognitive linguistics is the ferreting out of links between language and the rest of human cognition.

Dans ce cadre, on comprend mieux que M. Johnson puisse parler de «body in the mind» puisqu'il s'agit ni plus ni moins que d'une sémantique de la perception : de fait, les organes du *corps* pouvant servir cette fonction sont mis à contribution. L'originalité et la force de cette théorie résident justement dans cette sollicitation perceptive du corps pour l'établissement du sens. L'exposé que produit M. Johnson dans cette optique est particulièrement représentatif de cette «embodied» sémantique. Nous dirions alors que les images schématiques sont les plus profondes machines actives de ce modèle. De par leur statut d'entité de base, elles sont le socle de toute la théorie.

Comme on le voit, il convient dès lors d'en venir une définition de ce que l'on désigne en anglais sous le terme d'«image schemas».

3. Les images schématiques

3.1. Eléments de définition

[...] *Because of our physical experience of being and acting in the world (...) we form basic conceptual structures which we then use to organize thought across the range of more abstract domains.*

(Saeed 1997: 353)

Outre la définition de vulgarisation formulée par J.I. Saeed ci-dessus, nous pourrions partir d'une définition de M. Johnson lui-même (1987: 2) qui contient plus ou moins les mêmes idées et présente l'avantage d'être aussi, dans l'ouvrage, le point de départ de son raisonnement.

Consider, first, an *image schema*, which is a dynamic pattern that functions somewhat like the abstract structure of an image, and thereby connects up a vast range of different experiences that manifest this same recurring pattern.

Sur la seule base de cette définition, on peut d'ores et déjà en déduire que toute image schématique doit pouvoir être réductible à une image abstraite, un schéma. Toutefois, cet aspect doit être nuancé, et il convient d'ajouter que l'*abstraction* n'est pas un critère décisif dans la description des images schématiques. C'est le sens de la remarque que font Clausner & Croft (1999: 14):

Image schemas structure our bodily experience (Talmy 1972, 1977, 1983), and they structure our nonbodily experience as well, via metaphor (Lakoff 1987: 453; Johnson 1987: 29). This definition clarifies the seemingly contradictory description of image schemas sometimes found: image schemas are «abstract» in one sense of that word—they are schematic—but not «abstract» in another sense of that word—they are embodied.

Puisque les images schématiques conditionnent à la fois les perceptions corporelles et les autres—par extension métaphorique, il faut reconnaître qu'elles sont toutes abstraites dans le sens où nous pouvons les ramener à une représentation dans l'espace, mais encore parfaitement *incarnées*, si l'on peut dire, seulement dans les expériences perceptives corporelles.

On pourrait aussi insister sur l'aspect *topologique* des images schématiques, en particulier sur celles qui mettent en œuvre la perception corporelle, comme le font certains auteurs comme Pena Cervel 1999:188:

Image schemas are abstract topological conceptualizations which can be used to give structure to a wide variety of cognitive domains.

Cette omniprésence de l'espace dans la description du champ conceptuel n'avait pas échappé à E. Rastier, une dizaine d'années auparavant: «Cette hypothèse sur la prééminence du spatial est très répandue dans les grammaires cognitives californiennes: elle témoigne d'un néo-localisme généralisé», hérité pour les sources les plus récentes de L. Hjelmslev (1972 [1935/1937]). Ceci permet de relativiser la caractère tout à fait novateur de ce genre d'approche que l'on pourrait même rapprocher des *schèmes relationnels* d'A. Culioli (1990) et de l'*espace sémantique* des constructivistes comme B. Victorri et C. Fuchs, puis J. J. Franckel (qui parle plutôt de *forme schématique*) à leur suite³. Il s'agit de prendre en considération, comme le dit joliment Grousier (1997: 221) la «primarité du spatial». Cette primarité dans les théories de l'*embodiment* serait alors étendue à toute unité sémantique, et plus seulement à quelques prépositions ou verbes polysémiques, comme c'était le cas auparavant, la métaphore entendue au sens large permettant justement cette extension.

De ce fait, une image schématique est tant le point de rencontre des domaines divers qu'elle convoque que le point de propagation de ses propriétés aux domaines⁴. Johnson (1987: 29) énonce même clairement cet engagement de généralisation de la théorie localiste:

³ Cf. Cusimano (2008:75-77).

⁴ Nous pourrions toutefois signaler une objection de Clausner & Croft (1999:25) à M. Johnson. Ceux-ci préfèrent considérer les images schématiques comme des types de do-

A schema is a recurrent pattern, shape, and regularity in, or of, these ongoing ordering activities.

En clair, toutes nos activités perceptives seraient assujetties à une image schématique au moins. Elles font le lien entre elles : c'est pourquoi Johnson (*op.cit.* : 41) n'hésite pas à parler de *gestalt*, ce qui nous permet aussi de faire écho à notre travail sur la synesthésie. Rappelons ainsi, pour reprendre la terminologie adoptée plus haut, que les images schématiques, servant diverses applications, ne sont propres à aucune modalité, perceptive ou autre :

[...] their *gestalt* characteristics, that is, their nature as coherent, meaningful, unified wholes within our experiences and cognition.

Le terme de *contrainte* est fortement suggéré et ne tarde pas à être lâché par M. Johnson. C'est ce que d'autres auteurs tels Frank & Raubal (1999:70) retiennent en particulier :

Image schemata are supposed to be pervasive, well-defined, and full of sufficient internal structure to constrain people's understanding and reasoning.

Il est évident que lorsqu'on postule ainsi un concept qui aurait une telle importance dans nos vies que les preuves sur son existence sont une question majeure, ce à quoi s'attelle Johnson (1987: 104-112). On peut alors être déçu par le raisonnement utilisé par l'auteur pour la démontrer : en effet, M. Johnson ne fait qu'inverser les concepts avancés et les illustrations données auparavant. Ainsi, les illustrations, au titre desquelles nous trouvons :

1. les transformations des images schématiques (les opérations que nous faisons par leur biais et qui donc les transforment) ;
2. les opérations systématiques qui permettent de créer et d'unifier certains sens métaphoriques, comme le fait que les « théories » soient fréquemment associées à des termes du champ notionnel du « bâtiment » et de la « construction ».
3. la possibilité d'extension des images schématiques à d'autres domaines, pour produire de nouvelles métaphores ;

maines, justement ceux qui peuvent être représentés dans l'espace : « We have argued that some domains are image schematic and that image schemas are a type of domain ».

4. la polysémie qui, comme nous l'avons montré (Cusimano 2008), n'est pas un argument tout à fait convaincant ;
5. la sémantique diachronique, censée montrer que le sens évolue selon des modèles bien précis et donc souvent de manière prévisible ;
6. et enfin, les contraintes qu'impose la métaphore à la raison,

se trouvent posées comme preuves de la présence dans notre esprit des *images schématiques*. Le raisonnement logique est pour le moins circulaire, bien que cela n'enlève rien à l'intérêt des conclusions. D'ailleurs, comme l'affirment Clausner & Croft (1999:13) :

they [image schemas] have psychological reality for which there is supporting evidence from experimental research in psycholinguistics, cognitive psychology, and developmental psychology (Gibbs & Colston 1995)

Certaines expériences tendraient donc à en attester l'existence. Mais peu importe au fond : l'essentiel est plutôt de mesurer l'utilité que l'on peut en faire en linguistique, en sémantique et voir comment la sémantique traditionnelle, qui traite des signifiés, peut s'accommoder de ce localisme conceptuel étendu.

Mais avant ceci, une dernière remarque que nous devons à Gärdenfors (2007:63) et valant mise en garde, s'impose :

Neither Lakoff nor Langacker, who use the notion extensively, give a very precise definition of what constitutes an image schema. [...] Johnson (1987) who was among the first to discuss image schemas is ambivalent between imagery and embodiment.

Qu'est-ce à dire ? Simplement que les contours de la notion, faute de recul sans doute, sont mal esquissés et les choses ne sont pas aussi claires que notre brève présentation pourrait le laisser penser. En se basant sur cette toute récente tradition, il semble même possible d'employer les termes de «embodied schema» ou de «schema» pour être court, sans que l'on cesse de désigner les images schématiques, terme que nous conserverons pour notre part devant la difficulté de traduire «embodied». De plus, le terme d'*image schématique* est désormais bien implanté dans la littérature francophone.

3.2. Types d'images schématiques et exemples d'application

La position localiste exprimée ainsi à propos des prépositions de l'anglais est devenue extrêmement banale.

(Groussier 1997: 221)

Il est logique, comme le dit M.-L. Groussier, que la notion d'image schématique qui permet d'appréhender l'espace d'un point de vue conceptuel, puisse servir à définir les prépositions, difficilement définissable en termes de sèmes, du moins pour ce qui est admis. Les prépositions comme *across*, *over*, ou *under* ou encore *out* comptent parmi les premières à avoir été envisagées sous cet angle, par R. W. Langacker, M. Johnson et G. Lakoff. Parfois, au lieu de relier une préposition donnée à une image schématique comme on pourrait s'y attendre⁵, l'analyse produit une identification de la préposition étudiée avec une image schématique. C'est ainsi qu'à propos de *out*, Johnson (1987: 34) en vient à parler de l'image schématique IN-OUT :

[...] our IN-OUT image-schemata emerge first in our *bodily* experience, in our perception of movement.

C'est pour le moins étrange puisqu'il s'appuie pour ce faire sur l'exposé S. Lindner qui identifie trois images schématiques de base (que nous reproduisons ci-dessous) à relier à la préposition.

Par la suite, Johnson (1987: 33) essaie de ramener ces trois images schématiques à une seule, en précisant :

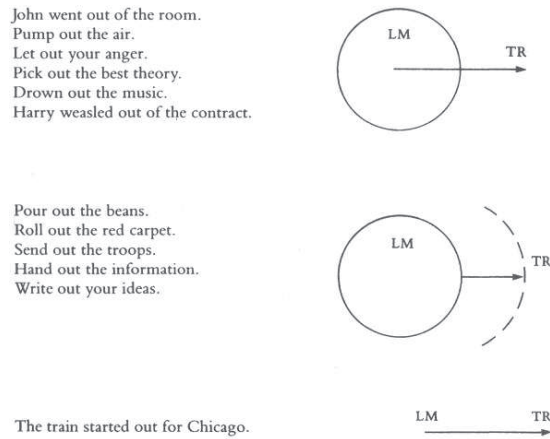
Notice that in each different case the schema is realized in a different way, though it retains a recognizable form. In other words, there is a recurrence form in all of these cases, but that form is modified in its realization in each particular instance.

Si l'on se souvient à présent de la liste—non-exhaustive à ses propres dires—des images schématiques répertoriées par M. Johnson (*op.cit.* :126),

Il semblerait que la préposition combine au moins deux de celles-ci, à savoir CONTAINER et PATH, respectivement représentées par une croix (signalant un élément) inscrite dans un cercle, et un trait reliant deux points dont l'un est la source et l'autre la cible.

Ne vaudrait-il pas mieux dire alors qu'il existe une préposition *out* qui se construit conceptuellement parlant à partir de la combinaison des images

⁵Dans le sens où une image schématique est d'un niveau conceptuel alors qu'une préposition est lexicalisée.

FIGURE 1: Trois interprétations de *out*

CONTAINER	BALANCE	COMPULSION
BLOCKAGE	COUNTERFORCE	RESTRAINT REMOVAL
ENABLEMENT	ATTRACTION	MASS-COUNT
PATH	LINK	CENTER-PERIPHERY
CYCLE	NEAR-FAR	SCALE
PART-WHOLE	MERGING	SPLITTING
FULL-EMPTY	MATCHING	SUPERIMPOSITION
ITERATION	CONTACT	PROCESS
SURFACE	OBJECT	COLLECTION

FIGURE 2: Liste sélective d'images schématiques (M. Johnson)

schématiques CONTENU-CONTENANT et CHEMIN et donne ainsi lieu à trois variantes? On voit bien alors que le flou qui règne autour de la notion se répercute sur les analyses.

Les prépositions ne sont pas les seuls éléments étudiés par les tenants de la sémantique cognitive. Les verbes, en vertu de leurs composantes modales et aspectuelles, sont eux aussi une cible privilégiée, pour les mêmes raisons : leur dimension conceptuelle prend nettement le dessus sur leur dimension sémantique, même si l'on peut considérer comme relativement convaincantes les descriptions sémiques de verbes proposées par Touratier (2004: 117-139). En sémantique cognitive, Nessel (2007) s'est particulièrement intéressé aux verbes d'action en russe, avec un certain succès. Nessel a notam-

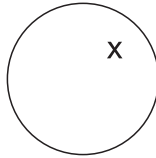


FIGURE 3: Image schématique du CONTENU-CONTENANT (CONTAINER)



FIGURE 4: Image schématique du CHEMIN (PATH)

ment utilisé l'image schématique du CHEMIN pour tenter de rendre compte de la dichotomie aspectuelle *perfectif/imperfectif* (*op.cit.* :70).

[...] we have seen that presence vs. absence of *path* corresponds to the distinction between completable vs. non-completable which explains whether a prefixed motion verb is perfective or imperfective.

M. Johnson s'était quant à lui quelques années plus tôt attelé à la description de *must* (1987: 21-57) en anglais. Cette fois-ci, c'est l'image schématique dite de COMPULSION que l'on pourrait traduire par CONTRAINTE qui est sollicitée, ce qui se comprend aisément, alors que pour *may*, ce serait plutôt l'image schématique ABSENCE OR REMOVAL OF RESTRAINT (soit en français ABSENCE OU SUPPRESSION DU CONTROLE) qui le serait.

A la suite de ces exemples, tous grammaticaux, on comprend fort bien que la spatialité soit tout aussi essentielle pour les partisans de la *grammaticalisation*, que l'on pourrait définir comme suit selon Hopper & Traugott (1993:4):

[...] When a content word assumes the grammatical characteristics of a function word, the form is said to be grammaticalized. Quite often what is grammaticalized is not a single content but an entire construction that includes that word [...].

La perte d'éléments du *signifié* des unités des langues renvoie ces dernières à ce qui est censé leur rester après le processus: leur concept. Groussier le confirme en ces termes (1997: 230).

La théorie localiste est partout plus ou moins accompagnée de la définition du processus de dérivation du spatial au non-spatial comme un processus méta-

phorique. Ceci est particulièrement fréquent dans la littérature sur la grammaticalisation.

Rappelons d'ailleurs, pour compléter cette digression, que M. Johnson lui-même faisait de l'évolution diachronique l'un des indices dans le but d'attester l'existence des images schématiques.

Il y aurait encore de nombreux travaux à exposer mais tous se situent plus ou moins dans ce même registre. Aussi préférons-nous présenter nous-même une étude pouvant s'appuyer sur cette brève introduction aux images schématiques.

4. Les images schématiques au secours des articles en français

Pour qui a déjà enseigné le français à des locuteurs dont la langue maternelle ne comporte pas d'articles, l'un des problèmes les plus épineux est de montrer ce qui dicte à la fois l'emploi des articles défini, indéfini et zéro (ou absence d'article). L'enseignant, s'il est aussi linguiste, fera donc face à un dilemme : doit-on enseigner une série de règles dont les grammaires regorgent, se soumettant au risque d'en omettre certaines et donc, de priver les étudiants de l'explication d'un emploi précis, d'une exception ? La facilité réside sans nul doute dans cette option, bien qu'elle soit de loin la moins économique et la plus énumérative. Des décennies d'utilisation de cette méthode la discréditent complètement : si elle semble fonctionner en France, c'est uniquement selon nous grâce au contexte francophone—où l'on emploie correctement les articles—dans lequel sont plongés en permanence les locuteurs apprenants.

Une autre solution serait d'enseigner un modèle, en s'appuyant sur les travaux récents de G. Guillaume et de M. Wilmet pour essayer de percer la logique des emplois et d'apprécier les nuances lorsque plusieurs choix sont possibles. Cette option peut paraître plus risquée de prime abord, et elle l'est peut-être vraiment, car le socle théorique à imprimer est complexe. Mais elle est bien plus économique et permet de modifier l'optique des apprenants : il ne s'agit plus d'apprendre des règles et des exceptions à l'infini mais de bien réfléchir à ce que l'on veut dire.

Le projet est sans doute trop ambitieux présenté tel quel et une combinaison des deux options serait sans doute possible. Toutefois, dans le cadre de cet essai, nous nous focaliserons uniquement, après un rappel du traitement des articles dans le cadre de la *psychomécanique guillaumienne*, sur la

description du modèle de M. Wilmet et tâcherons de montrer comment la notion d'image schématique pourrait permettre de le soutenir.

4.1. En amont de l'extensité : la psychomécanique guillaumienne

Concevoir, c'est toujours prendre position entre les deux limites en question, soit en vertu d'un mouvement d'éloignement du singulier en direction de l'universel, soit en vertu d'un mouvement d'éloignement de l'universel en direction du singulier.

(Guillaume 1994:146)

Nous ne pouvons commencer notre raisonnement sans, au préalable, explorer à propos des articles le modèle proposé par G. Guillaume, couramment appelé *psychomécanique du langage*⁶. Comme l'auteur l'a démontré, celui-ci est tout à fait de nature à répondre avantageusement au problème de la description des articles en français (et donc des éléments grammaticaux des langues). D'ailleurs, celui-ci est l'un des exemples les plus souvent cités pour illustrer les engagements théoriques pris par ce modèle. On pourrait rappeler en outre que G. Guillaume est peut-être le linguiste qui a le plus travaillé sur la question ; trois études au moins balisent le terrain pour tout chercheur s'y intéressant, toutes reprises dans Guillaume (1994:143–183) : «Particularisation et généralisation dans le système des articles français» (*op.cit.* :143–156) qui date de 1944 ; «La question de l'article ; d'une raison qui s'est opposée jusqu'ici à une coopération étroite et fructueuse des linguistes historiens et des linguistes théoriciens» (*ibid.* : 157–166) publié en 1945 ; et enfin, «Logique constructive interne du système des articles français» (*ibid.* : 167–183) de la même année. Notre raisonnement prendra essentiellement appui sur ces trois brillantes études, toujours régulièrement citées. Elles nous permettront, nous l'espérons, de préparer le terrain à nos travaux à venir.

Disons tout d'abord que la difficulté de l'enseignement du fonctionnement des articles à des apprenants étrangers n'avait pas échappé à Guillaume (*ibid.* : 168).

⁶ On ne reviendra toutefois pas sur les fondements théoriques de ce qui est devenu, dans l'univers francophone du moins, un courant de la linguistique au même titre que le distributionnalisme par exemple. Nous visons seulement à prendre la mesure des propositions faites au sujet des articles.

Dans les langues où le système de l'article n'existe pas à l'état distinct, les opérations de pensée qui en sont constitutives dans celle où il s'est individué ne sont pas des opérations ignorées de l'esprit humain : ce sont seulement des opérations qu'il accomplit en indivision avec d'autres appartenant avec le catégorie du nombre [...].

Cette remarque n'est pas du tout dissociable du reste du raisonnement et rejoint directement la citation placée en exergue. Car pour G. Guillaume, comme l'indique le titre de la première des trois études, le psycho-mécanisme des articles est justement régi par les aspects *singulier* et *général*, ou plutôt par les deux mouvements, (appelés *tensions* ou *cinétismes*) que sont la particularisation et la généralisation. C'est ce que montre le schéma suivant, tiré de Guillaume (*ibid.* : 147).

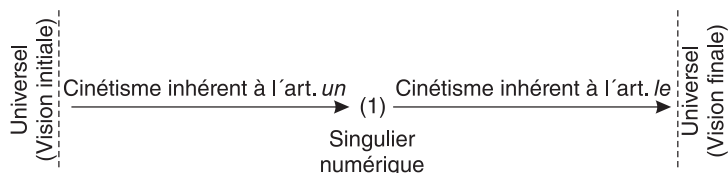


FIGURE 5: Système cinétique des articles fondamentaux du français (Guillaume 1994)

On comprend dès lors mieux que *un* puisse exprimer le nombre, puisqu'il tend vers le singulier. Cette figure est explicitée de la sorte.

Dans la langue, l'article *un* représente l'*entier* du mouvement qui se propage de l'universel au singulier, et l'article *le* l'*entier* du mouvement engagé à partir du singulier et développé *ad infinitum* en direction de l'universel.

Le discours captera alors, pour chaque emploi, un instant de chacun des deux cinétismes, laissant apparaître divers rendements selon que la *saisie* est précoce ou tardive. Ceci permet d'expliquer les différentes utilisations desdits articles *définis* et *indéfinis*, notamment le fait que tous deux puissent exprimer le général, comme le montre la commutabilité (différenciatrice) *le/un* dans *Le soldat français sait résister à la fatigue/un soldat français sait résister à la fatigue*.

Le plus intéressant pour notre propos ici est que, isolant ces deux tensions, Guillaume commence à dégager la quantité de l'étendue, quantité qui deviendra *extensité* sous sa plume. Il insiste (1994 : 170) sur ce problème posé par l'article indéfini :

Un mathématicien dirait, à juste raison, que la position marquée par le mot *un* en français est «irrationnelle», du fait qu'elle appartient à deux catégories : celle du nombre et celle de l'article. Cette irrationalité n'a pas été admise par l'anglais, qui distingue sémiologiquement le numéral *one* et l'article *a, an*.

D'ailleurs, c'est sûrement de l'observation minutieuse des saisies opérées par l'article indéfini que G. Guillaume (cité par M. Wilmet, 1997 : 106) parvient à parler «de la variation d'extensité dont la caractéristique est sa complète indifférence à l'endroit de la compréhension du mot, à laquelle elle ne change rien, se bornant à en élargir ou à en rétrécir le champ d'application».

M. Wilmet tirera définitivement au clair l'utilité de cette notion d'*extensité*. C'est du moins ce que nous voudrions montrer désormais.

4.2. Extension-extensité

L'extensité commence tout juste à se tailler une place au soleil de la linguistique.

(Wilmet 1997:146)

A notre sens, nous devons le meilleur exposé contemporain au sujet des déterminants à la *Grammaire critique du français* de M. Wilmet (1997)⁷. Ce travail part du génial constat que les linguistes ont depuis longtemps, depuis Beauzée (1767) plus exactement, confondu *extension* — terme bien connu en linguistique — et *extensité*. Il a fallu près de deux siècles pour que la distinction s'opère à nouveau, sous l'impulsion de G. Van Hout (1973) et de G. Guillaume surtout, à qui, comme nous l'avons vu, on doit le terme d'*extensité*. La grammaire de M. Wilmet achève ce travail en montrant les applications possibles de la distinction. C. Touratier, comme à son habitude, a le mérite de poser les choses plus clairement et simplement encore que ne le fait M. Wilmet lui-même. Aussi prendrons-nous appui sur son raisonnement que nous tirons de C. Touratier (2004:23). Le propos est trop important en vue de notre développement pour que nous nous privions de la citation complète :

Marc Wilmet a proposé une terminologie apparemment compliquée, mais très précise. Il appelle extension d'un substantif «l'ensemble des êtres ou des objets auxquels le substantif ⟨... est⟩ applicable en énoncé» (Wilmet, 1986, 44). Et s'il a

⁷ Nous nous appuyons sur le raisonnement produit en 1997 mais celui-ci est la synthèse brillante de nombreux articles sur le sujet.

besoin de parler de l'extension des logiciens, c'est-à-dire de «l'ensemble des êtres ou des objets auxquels le substantif ⟨ou plutôt le concept... est⟩ applicable en dehors de tout énoncé», il parlera alors d'extensionnalité (Wilmet, 1986, 43). Par contre pour désigner «la quantité d'êtres ou d'objets auxquels ⟨le⟩ substantif ou ⟨le⟩ syntagme nominal sont appliqués», il parlera d'extensité (Wilmet, 1986, 47).

Trois termes sont posés ici, sur lesquels il nous faut revenir en détails :

1. le terme d'extension ne fait pas problème puisque les linguistes l'utilisent depuis fort longtemps. On considère traditionnellement que l'extension est proportionnellement inverse à l'intension (ou compréhension). L'extension concerne un ensemble, en énoncé (ce qui est fondamental) comme nous le verrons ;
2. l'extension se distingue donc de l'extension logique d'une unité lexicale qui est, elle, non-contextuelle ;
3. enfin, l'extensité désigne une quantité et l'on comprend mieux que l'on ait pu l'«amalgamer», comme dirait M. Wilmet, avec l'extension. Mais cela revenait à confondre *étendue* et *quantité*.

Raisonnons à présent sur quelques exemples, parmi la multitude proposée par Wilmet (1997 : 124-125), pour illustrer ces propos abstraits.

- (1) L'arbitre a signalé la faute.
- (2) Le juge de ligne a signalé la faute.
- (3) Deux juges de ligne ont signalé la faute.

Du point de vue de l'extension tout d'abord, de (1) à (3), le sujet de la phrase (1) subit une réduction *d'extension* puisque l'ensemble des juges de ligne est compris dans celui des arbitres ; dans le même temps, l'*intension* se trouve proportionnellement renforcée : en effet, un juge de ligne est un arbitre affecté à la tâche de signaler les positions de hors-jeu et donc la précision est accrue. On a ni plus ni moins qu'une relation de type *hyperonyme/hyponyme*.

Passons à l'extensité : de (1) à (2), l'extensité individuelle (soit 1 personne) se maintient. Par contre, de (2) à (3), l'extensité augmente bien pour passer de 1 à 2, même si, soit dit au passage, l'énoncé (3) peut sembler étrange puisqu'il n'y a qu'un juge de ligne pour chaque moitié de terrain.

Bref, il devient désormais possible, en examinant le rapport entre extension et extensité, de décrire le comportement des différents articles. Ce rapport sera nommé *extensivité*. Deux cas de figure sont envisageables :

- L'extensité est égale à l'extension : l'extensivité est dite *extensive*.
- L'extensité n'est pas égale à l'extension, et puisqu'elle ne peut donc être qu'inférieure, on la dira *partitive*.

A ce point, quelques précisions sont indispensables pour rendre la théorie parfaitement cohérente.

4.3. Quelques remarques sur l'extension

[...] *la différence entre l'extensité et l'extension est une différence d'emploi et non de nature.*

(Touratier 2004: 24)

Car, en effet, ce qu'il faut bien comprendre est que l'extension d'un SN ou d'un N n'est pas figée. En fait, elle peut être à tout moment, par actualisation des référents mis en jeu dans le discours, limitée par le contexte comme par le co-texte.

Commençons par ce dernier, à partir de deux exemples empruntés à M. Wilmet.

- (4) Un homme entra, qui avait l'air hagard.
- (5) L'homme était entré et s'était assis au coin du feu.

Dans l'exemple (5), si l'extension du nom *homme* renvoyait à tous les humains de sexe masculin, on ne comprendrait pas que l'on puisse employer soit l'article indéfini (4) soit l'article défini ; ou plutôt, il n'y aurait pas de logique. La solution consiste à admettre que l'extension a été modifiée en (4) : l'extension y était collective maximale, mais l'extensité était de 1. Cette extensité a donc réduit l'univers référentiel partagé à 1. De fait, en (5), il ne peut plus s'agir que de cet homme qui est entré l'air hagard. L'extension a donc été modifiée, réduite entre (4) et (5).

Comme l'expliquent M. Wilmet, et Touratier (2004: 25) à sa suite, c'est aussi « tout le temps le cas lorsque le SN contient un complément de nom formé d'un autre SN expressément quantifié, que sa quantification soit extensive ou partitive ». Un des exemples donnés est le suivant :

(6) LA branche de l'arbre, LA branche d'un arbre.

Enfin, le contexte, au sein duquel M. Wilmet range la situation *visible* (7), la situation *contiguë* (8) et la situation *générale* (9), peut augmenter l'intension du SN et rendre le référent plus facilement identifiable.

(7) Passe-moi le marteau.

(8) Va me chercher le marteau à la cave.

(9) J'ai vu le président à la télé.

En (7), le locuteur vise sûrement, par un mouvement déictique, un marteau physiquement présent et proche de l'interlocuteur. En (8), le locuteur fait référence à un marteau en particulier, sans quoi le choix de l'article indéfini se serait imposé. *Président* semble en (9) limité de soi, si l'on peut dire, puisque l'on sait par connaissance générale qu'il n'y a qu'un *exemplaire* actuel de président.

En résumé de cette mise en garde, ce qu'il faut bien voir ici, c'est que le contexte et le co-texte négocient sans cesse l'extension des SN présents dans le discours.

4.4. Extension/extensité et article indéfini/article défini

Il convient à présent de voir comment incorporer à cette théorie la distinction définitude/indéfinitude si essentielle aux articles français. M. Wilmet livre de sérieux éléments de réponse à la question, et parvient, semble-t-il, à définir leurs champs d'application respectifs en ces termes.

L'article défini marquerait l'extensité *extensive* des SN quand l'article indéfini permettrait une percée *partitive* dans l'extension du SN. Traitons des deux unités successivement en envisageant les différents contextes d'emploi dans lesquels ils peuvent apparaître.

Comme le dit Touratier (2004: 24),

L'article dit défini, qui n'est que quantification, semble avoir des emplois qui s'expliquent tous à partir d'un seul et même signifié de quantificateur extensif, c'est-à-dire de quantificateur dont l'extensité recouvre toute l'extension.

L'article défini serait tout désigné lorsque la visée communicative est d'exprimer une extensité extensive. Cela s'explique assez bien dans les exemples

de (6) à (9). Il reste un cas, évoqué en (10), dans lequel l'article défini possède encore une valeur extensive : ici «le SN n'a pas encore été mentionné et ne fait pas expressément partie des données de la situation énonciative, l'extensité du SN est son extension, c'est-à-dire que le SN désigne tous les individus auxquels il est applicable en énoncé» (Touratier *op.cit.* : 24).

(10) L'homme est mortel.

Comme on le voit, on pourra toujours associer la marque formelle de la définitude posée dans *le, la, les*, à ce simple et même signifié. D'ailleurs, il faudrait sans doute aussi ajouter que c'est sûrement l'extensivité extensive qui est le produit de l'article défini plutôt que l'inverse. C'est le sens de cette remarque de Wilmet (1997 : 136⁸) :

Précisons bien : le ou la affirmant d'autorité l'égalité de l'extensité à l'extension, s'il le faut au mépris du réeldotss.

A l'inverse, comme nous l'avons dit, l'article indéfini exprime une extensivité partitive. C'est le cas en (4) mais aussi en (11) et (12).

(11) [...] et dès qu'il fut grand, la première chose qu'il fit fut d'aller dans la ville phénicienne ou philistine de Tamnala courtiser *une* fille d'un de ses maîtres, qu'il épousa. (Voltaire, *Dictionnaire philosophique, Samson*)

(12) Un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère.

En (11), que nous tirons de C. Touratier (2004 : 26), alors que l'on aurait attendu «la fille d'un de ses maîtres», l'accent est mis sur le fait que parmi les filles de ce maître, une seule a été courtisée. Quant à (12), avec une finesse que d'aucuns pourraient juger suspecte, M. Wilmet défend sa théorie comme suit (1997 : 127) :

Mais (7) [pour nous (12)] paraîtrait enfreindre l'extensivité partitive [...]. Eché à la théorie? Non. La prédication récurrente *est l'ouvrage de sa mère* multiplie l'extensité individuelle de *enfant* autant de fois que nécessaire pour accéder à l'extensité collective maximale.

⁸ Voir d'ailleurs cette page et la suivante pour mesurer la justesse de la remarque au travers d'exemples bien ciselés, que nous ne reprendrons pas faute de place.

Pour notre part, loin de susciter notre méfiance, cette explication permet de rendre compte de la différence de sens que peuvent entretenir les exemples (13) et (14).

(13) *Le* lapin se reproduit en moyenne tous les six mois.

(14) *Un* lapin se reproduit en moyenne tous les six mois.

Sans ce que M. Wilmet appelle le mécanisme $1 \times n = t$ ⁹, on s'interdit d'y voir une quelconque différence. Ce constat était déjà présent chez G. Guillaume, quoique formulé autrement. A propos des exemples (15) et (16) déjà cités,

(15) *Le* soldat français sait résister à la fatigue.

(16) *Un* soldat français sait résister à la fatigue.

Guillaume (1994 : 151) illustre l'hypothèse de psycho-mécanismes divergents associés aux deux articles comme suit :

Dans le cas où la généralisation est demandée à l'article *un*, le résultat est une réalisation mitigée, cinétiquement infléchie du côté du particulier. [...] En d'autres termes, la généralisation produite reste prise dans un mouvement de pensée qui l'entraîne vers un exemple singulier typique.

Il n'y a donc pas d'interprétation possible pour le locuteur recevant (14) ou (16) que la multiplication du singulier pour tendre à l'universel.

4.5. Vue d'ensemble

Nous ne reviendrons pas en détails sur tous les types d'articles, ni même sur la distinction singulier-pluriel au sein de la classe définie notamment. Nous voudrions simplement rappeler le résultat produit par l'application de la théorie de l'extension-extensité à tous les articles.

Il faudrait alors ajouter à ce que l'on a déjà exposé les distinctions massif/numératif («manger du veau»/«manger un veau») et continue/discontinue (vision d'un seul tenant/vision morcelée). Ainsi, selon Wilmet (1997 :

⁹ (*n* a le même sens que chez B. Pottier, un nombre quelconque ; *t* désigne l'extensité maximale).

135), on obtient le tableau suivant. Cinq formes d'articles y sont représentées : *des* (partitif toujours discontinu et le plus souvent numératif) n'y prend pas place car il n'est pas un article « pur » mais seulement une combinaison d'articles purs. Nous ajoutons pour plus de clarté un petit encadré destiné à illustrer le tableau avec des exemples extraits de diverses sections du développement de l'auteur.

Article	Extensif	Partitif	Massif	Numératif	Continu	Discontinu
le (la) ¹	I	○	○	○	I	○
les ²	I	○	○	○	○	I
un (une) ³	○	I	○	I	I	○
de ⁴	○	I	○	○	○	○
∅ ⁵	○	○	○	○	○	○

TABLE I: Les articles en français (Wilmet 1997)

¹ *Dupont chasse la perdrix* [tout ce qui est perdrix], *Ferme la porte* [l'une ou l'autre porte pour éviter le courant d'air], *Hector s'est cassé la jambe* [même s'il a deux jambes], *Le chat est carnivore* [Le singulier insiste sur les similarités et nivèle les différences à continu].

² *Les citoyens anglais sont démoralisés par la crise* [l'article les additionne des éléments pour en former un ensemble d'extensité = 2 ou plus], *Les chats sont carnivores* [le pluriel attire l'œil sur l'hétérogénéité].

³ *Le chien d'un voisin n'a pas cessé d'aboyer* [les autres sont restés silencieux], *Les gendarmes rattrapent un malfaiteur évadé* [pas l'unique évadé].

⁴ De + le (la) = *Il y a du vin à table* (de la soupe) exprime une extensité q non-nulle prélevée sur un ensemble supérieur Q [partitif + (extensif + continu)]; de + les = *Les hommes restent des hommes* : extensité $n = 2$ ou supérieure à 2 en deçà de l'ensemble N [partitif + (extensif + discontinu)]; de + un (une) = *j'ai mis à table d'un petit vin dont vous me direz des nouvelles* : extensité q non-nulle inférieure à 1; de + ∅ = *de bons vins, beaucoup de vin, personne ne boit de vin*.

⁵ *Tambour battant, de porte en porte, de ville en ville* : ne permet donc pas d'enregistrer la moindre extensité ou extension.

A titre informatif, Guillaume (1994 : 181) propose, afin d'inclure l'article zéro, d'ajouter une troisième tension aux deux précédemment évoquées plus haut.

Cette troisième tension, outrepassant l'abstrait en direction du concret, est représentée actuellement par un article zéro.

Les exemples (17) et (18) sont sollicités pour justifier l'analyse,

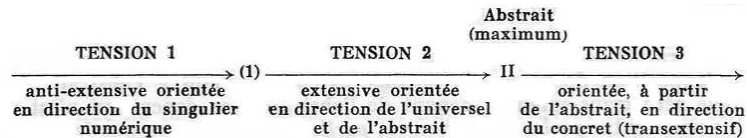


FIGURE 6: Système des articles en français incluant l'article zéro (Guillaume 1994)

(17) Perdre *la* raison.

(18) Perdre patience.

puisque (18) «signale dans le concret momentané une défaillance accidentelle de la faculté d'être patient». Le résultat final serait alors le suivant :

Malgré la pertinence de ces deux systèmes, il ne faudrait toutefois pas les percevoir comme des systèmes auxquels «obéissent» les locuteurs. Au contraire, ce sont plutôt deux interprétations d'emplois des locuteurs. Wilmet (1997: 132) lui-même ne manque pas de le signaler :

(19) [...] il faut soutenir *mordicus* l'absence de contraintes insurmontables de la perception sur la restitution, donc la liberté *en dernier ressort* des utilisateurs. Bien peu de linguistes en conviennent, un brin de philologie les préserverait de l'enfer des astérisques ou du purgatoire des points d'interrogation doubles ou simples.

Il est aussi évident que les raisonnements des deux auteurs sont plus riches en exemples et en éclaircissements divers que nous ne le laissons voir. Il convient donc de s'y rapporter le cas échéant. Mais notre présentation, aussi brève soit-elle, a semble-t-il permis de mettre en évidence une logique qui pourrait renvoyer à une image schématique en particulier.

4.6. La relation PARTIE-TOUT et les articles en français

The general concept of structure itself is a metaphorical projection of the CONFIGURATION aspect of PART-WHOLE structure.

(Lakoff 1987: 274)

Comme nous l'avons laissé entendre, nous allons à présent tenter de rapprocher les articles en français, perçus selon l'angle d'approche du rapport

extension-extensité, de l'image schématique PARTIE–TOUT. Langacker (1991: 97) avait esquissé ce projet lorsqu'il écrivait à propos de l'article défini en anglais :

The discourse space may subsume all or portions of other, previously existing spaces, or a new space may be created by the discourse itself [...].

De fait, il nous faut dès à présent ajouter quelques éléments de définition concernant cette dernière. Ce sera, comme il se doit, la dernière étape préalable à ce rapprochement.

Commençons par une évidence : l'image schématique PARTIE–TOUT, qui d'une certaine manière ne fait que reprendre en termes *d'embodiment* la bien connue relation partie–tout, est tout à fait essentielle à la sémantique cognitive californienne, comme le dit clairement G. Lakoff plus haut : c'est même la plus basique dans le sens où elle est le socle conceptuel nécessaire à toute configuration. Souvenons-nous, pour illustration, de l'extension métaphorique de cette image schématique depuis le corps vers les bâtiments et enfin vers les théories. Cela témoigne de l'omniprésence de la relation partie–tout, pour notre fonctionnement en tant qu'être, que nous exportons, si l'on peut dire, à notre univers référentiel et conceptuel. Cruse (1986) a aussi souligné l'importance de cette image-schématique, en remplaçant toutefois «parts» par «pieces» : celles-ci n'y ont pas tout à fait le même rôle que les premières, mais cela n'est pas fondamental pour notre développement.

Plus intéressante est la mise en évidence des liens entre les parties et le tout que propose Lakoff (1987: 273) :

It cannot be the case that the WHOLE exists, while NO PARTS of it exist. However, all the PARTS can exist, but still not constitute a WHOLE. If the PARTS exist in the CONFIGURATION, then and only then does the WHOLE exist. It follows that, if the PARTS are destroyed, then the WHOLE is destroyed.

La première partie de la citation permet de rappeler que, pour référer à une image schématique PARTIE–TOUT, il faut que partie et tout soient clairement imbriquées : des parties peuvent exister sans former de tout. A l'inverse, un tout est forcément constitué de parties. La fin de la citation ne fait que tirer les conséquences de ces considérations.

Ramenons désormais cette courte présentation aux articles en français. Nous avons déjà dit que l'article défini possède à travers tous ces emplois le même signifié de quantifiant extensif, alors que l'article indéfini est assurément un quantifiant partitif. A ce titre, puisque par définition l'extensité

n'excède jamais l'extension, on pourrait considérer cette dernière comme le tout, et la quantité représentée par l'extensité comme la partie. Cette partie, comme nous l'avons vu, serait alors susceptible de recouvrir le tout, sans jamais le dépasser bien sûr. Il semble dès lors que l'on puisse proposer deux configurations différentes. Débutons, une fois n'est pas coutume, par l'article indéfini qui présente une difficulté supplémentaire, déjà signalée plus haut :

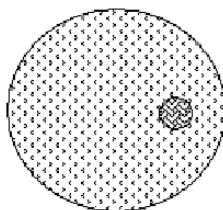


FIGURE 7: Extensivité partitive exprimée par l'article indéfini

Car en effet, cette figure, qui correspond à tous les autres emplois¹⁰, ne permet pas d'incorporer le mécanisme $1 \times n = t$. Il convient donc de modifier quelque peu la configuration.

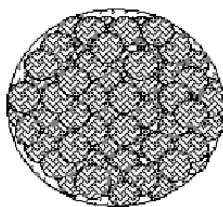


FIGURE 8: Mécanisme $1 \times n = t$ de l'article indéfini

Dans cette figure, le partitif *un* est multiplié jusqu'à recouvrir toute l'extension. L'article défini produit une toute autre configuration puisque l'extensité y recouvre «directement» l'extension.

Si l'on suivait le raisonnement en vigueur en sémantique cognitive, il faudrait donc dire que *l'image schématique PARTIE-TOUT est constitutive, par lien métaphorique, de l'activité déterminative et quantificatrice jouée par les articles en français*. Pour reprendre aussi les conditions évoquées par G. Lakoff, dans cette relation, la partie n'existe que dans le tout, et le tout n'existe qu'en

¹⁰ D'ailleurs, on pourrait à ce point penser qu'il s'agit d'une relation contenu-contenant, mais la suite nous montrera que non.

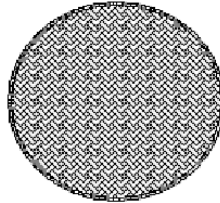


FIGURE 9: Extensivité extensive exprimée par l'article défini

vertu de sa décomposabilité en parties : le mécanisme de multiplication de $1 \times n$ en met plusieurs en œuvre (fig. 8), tandis que les autres montrent respectivement l'inégalité de la partie—une seule—au tout (fig. 7) et l'égalité (fig. 9).

Langacker (1991: 98) avait aussi, à propos de l'anglais, risqué une définition qui, s'appuyant sur deux concepts, rejoint en partie nos conclusions. Ces deux concepts sont l'*espace mental* qui nous connaissons bien et le *contact mental*, c'est-à-dire la saisie mentale d'une entité quelconque qui est portée à la conscience, mise en valeur par rapport aux autres.

Use of the definite article with type description T in a nominal implies that (1) the designed instance t^i of T is unique and maximal in relation to the current discourse space; (2) S^{11} has a mental contact with t^i ; and (3) either H has a mental contact with t^i or the nominal alone is sufficient to establish it.

L'emploi de l'article défini, dans cette optique, est soumis à une combinaison de conditions mentales, mais cela revient à dire plus ou moins la même chose que nous. Le point (1) de la définition, que Langacker reconnaît lui-même comme réductrice, ne parle-t-il pas en des termes conceptualistes d'*extensivité extensive*?

5. Synthèse

Comme on le voit, une fois de plus il semble que les éléments les plus grammaticaux des langues semblent pouvoir être reliées à des concepts forts, schématiquement définissables. L'éclairage que proposent les auteurs dont nous avons parlé, cette mise en rapport avec la nature et l'origine cognitives des images schématiques, mérite sans doute l'intérêt que la sémantique actuelle, surtout anglo-saxonne, leur porte.

¹¹ Il faut bien sûr entendre par S (speaker) et par H (hearer).

Cet intérêt ne devrait toutefois pas faire oublier que la théorie localiste n'est pas aussi neuve que les sémanticiens cités le laissent entendre. En outre, pour rebondir sur l'exemple des articles que nous avons traité, nous aurions sûrement pu l'illustrer schématiquement sans référence aux images schématiques, mais seulement en renvoyant à la fameuse relation partie-tout. En résumé, nous pensons qu'il ne faut mésestimer ni les approfondissements de la théorie localiste produits par la sémantique cognitive ni le socle théorique que cette dernière ne reconnaît pas.

Enfin, il faut noter que la psychomécanique avait fait bien plus qu'effleurer le problème des articles en français et que M. Wilmet, dans un objectif d'exhaustivité descriptive, a parfaitement isolé leur fonctionnement. En clair, à notre sens, l'observation et un raisonnement linguistiques rigoureux sont le pré-requis, la seule voie d'accès dirions-nous même, aux concepts destinés à être représentés sous forme d'images schématiques.

Bibliographie

- Beauzée, N. (1767) : *Grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues*. Paris : Delalain.
- Clausner, T. C. & W. Croft (1999) : Domains and image schemas. *Cognitive Linguistics* 10 : 1-31.
- Cruse, D. A. (1986) : *Lexical Semantics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Culioli, A. (1990) : *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations, vol.1*. Paris : Ophrys.
- Cusimano, C. (2008) : *La polysémie – Essai de sémantique générale*. Paris : L'Harmattan.
- Frank, A. & M. Raubal (1999) : Formal specifications of image schemata – A step to interoperability in geographic information systems. *Spatial Cognition and Computation* 1 : 67-101.
- Gärdenfors, P. (2007) : Cognitive semantics and image schemas with embodied forces. In : J. M. Krois, M. Rosengren, A. Steidele & D. Westerkamp (eds.) *Embodiment in cognition and culture*, Amsterdam & Philadelphia : John Benjamins. 57-76.
- Groussier, M.-L. (1997) : Prépositions et primante du spatial : de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non-spatiales. *Faits de langues* 9 : 221-234.
- Guillaume, G. (1994) : *Langage et sciences du langage*. Québec & Lille : Presses de l'Université Laval & Presses Universitaires de Lille.
- Hjelmslev, L. (1972 [1935/1937]) : *La catégorie des cas. Étude de grammaire générale*. München : W. Fink.
- Hopper, P. J. & E. C. Traugott (1993) : *Grammaticalization*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Johnson, M. (1987) : *The Body in the Mind : The Bodily Basis of Meaning, Imagination and Reason*. Chicago : The University of Chicago Press.

- Lakoff, G. (1987) : *Women, Fire, and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Langacker, R. W. (1991) : *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. 2: Descriptive Application*. Stanford : Stanford University Press.
- Nesset, T. (2007) : The path to neutralization: Image schemas and prefixed motion verbs. *Poljarnyj Vestnik* 10 : 61–71.
- Pena Cervel, S. (1999) : Subsidiary relationships between image schemas : An approach to the force schema. *Journal of English Linguistics* 1 : 187–207.
- Rastier, F. (1991) : *Sémantique et recherches cognitives. Formes sémiotiques*. Paris : P.U.F.
- Regier, T. (1996) : *The human semantic potential: Spatial language and constrained connectionism*. Cambridge MA : MIT Press.
- Saeed, J. I. (1997) : *Semantics*. Oxford & Malden MA : Blackwell.
- Touratier, C. (2004) : Théorie des constructions (ou syntagmes). Manuscript. <http://sites.univ-provence.fr/wclaix/touratier/SCL911-2004.pdf>.
- Van Hout, G. (1973) : *Franc-math : essai pédagogique sur les structures grammaticales du français moderne*. Paris : Didier.
- Wilmet, M. (1997) : *Grammaire critique du Français*. Louvain-la-Neuve : Duculot.